

I

Aujourd'hui encore, dans cette bastide du Val de Pons qui nous a vus grandir, mon frère jumeau et moi, où les murs ont des oreilles et les pierres de la mémoire, il m'arrive d'entendre les voix du passé.

Elles remontent en désordre comme autant de petites bulles d'air à la surface d'un puits, le temps d'une respiration ; elles livrent leurs petits secrets puis, leur mission accomplie, se fondent dans l'air du temps, invisibles et silencieuses à nouveau.

Cette nuit, c'est la voix de Marie-Claude, la petite bonne bordelaise qui nous couve, Pierre et moi, chacun calé au creux de ses aisselles poivrées une nuit de mistral.

Sanglée dans sa combinaison de Nylon, elle hulule à chaque craquement de la maison...

Le vent du Nord fait claquer les volets en sèches rafales, s'engouffre en sifflant furieusement sous les

Laurent Malet

portes, hurle sa plainte à réveiller un mort. Du haut de nos neuf printemps, nous ne demandons qu'à la rassurer, elle, de nous serrer plus fort encore contre sa généreuse poitrine.

Cet été 64, nous sommes tous les trois couchés dans l'ancien débarras qui fait office de chambre commune dans la vieille bastide que notre mère Florence, Flo pour la famille, vient d'acquérir à Ramatuelle dans le Sud-Est de la France et dont le nom signifie en arabe « Providence divine », (*Rahmatu'llah*). Origine arabe due à l'occupation sarrasine du XI^e siècle.

Elle a décidé de retaper la bicoque pour son nouveau mari afin qu'il y compose ses prochains chefs-d'œuvre !

Le climat du Midi sera de toute façon plus salubre pour ses jumeaux qui commencent à pousser les murs de l'appartement parisien.

Flo, la petite trentaine, brune de charme aux yeux de miel, après un premier divorce avec notre père, photographe, un mariage éclair de deux semaines avec un libraire, a épousé en troisièmes noces un cinéaste.

Norbert Carbonnaux, le beau-père, sosie de John Wayne, auteur-metteur en scène d'une bonne demi-douzaine de films aux titres révélateurs de son esprit frondeur, dont *Les Corsaires du bois de Boulogne*, *Le Temps des œufs durs*, *Courte tête*, *La Gamberge*, *Candide ou l'Optimiste* ; pamphlétaire à ses heures et disciple du grand Voltaire, il se voit déjà jouer un remake de *L'Homme tranquille* de John Ford, version provençale.

En attendant la suite

Depuis l'acquisition du vieux mas cerné par les vignes, il aime à se déclarer, entre deux pastis, « viticulteur dramatique ».

À croire que l'appellation contrôlée s'est transmise avec la vocation, puisque des années plus tard, nous deviendrons, mon frère et moi, « tracteurs dramatiques » et les heureux producteurs de quelques litres de pinard, AOC s'il vous plaît, à la coopérative viticole de la commune, avec pour illustre sociétaire et prédécesseur, Gérard Philipe.

Flo et son cher auteur naviguent entre la capitale où, métier oblige, le beau Norbert devrait, cette fois c'est sûr ou enfin presque, signer le contrat de son prochain film sur le coin d'une nappe du Fouquet's et le Sud où les dividendes dudit contrat devraient être engloutis illico presto dans les pharaoniques travaux prévus par notre mère pour la restauration de sa bastide, où tout est à faire.

Sortie tout droit d'un roman de Marcel Pagnol, la bâtisse se compose, au premier étage, d'une chambre, d'une cuisine provençale avec sa pile de marbre, sa cuisinière à bois et d'un débarras où l'on a niché les mioches en compagnie de la chaleureuse Marie-Claude.

Le reste du bâtiment est consacré à l'exploitation viticole : pressoir, futaie, cuve à vin, cave, écurie, grange et grenier. Pour la toilette : le puits, sa corde, son seau.

Nous sommes, mon frère et moi, inscrits pour la rentrée à la petite école perchée en haut du village de

Laurent Malet

Ramatuelle où les gamins du pays finiront bien par accepter les deux parigots tête de veau, Parisiens tête de chien...

C'est encore le temps des plumes sergent-major, des pupitres à encrier et des tabliers tachés, le temps des filles d'un côté et des garçons de l'autre, en rang par deux et en silence, le temps des un-deux-trois-soleil dans la cour de récré. Sous les platanes, les minots jouent toujours aux billes alors que les grands tapent le ballon comme des caïds pour épater la galerie. Un peu à part, mais bien en vue, les jupes des filles voltigent lorsqu'elles sautent à l'élastique...

Il y a Gisèle qui est belle comme un camion de pompier mais qui m'ignore, il y a Laure, la fille de l'épicière... même que c'est mon frère qu'elle aime !

– Je te file ma part de raviolis à la cantine si t'es cap' de t'asseoir à côté d'elle !

Quatre heures sonnent au clocher de l'église, c'est la quille ! À peine le temps de dévaliser le rayon bon-becs de la boulange, et en selle sur nos fiers destriers à pédales pour un numéro de haute voltige en duettistes derrière le car scolaire qui raccompagne les copains chez eux. Les filles, assises en grappe à l'arrière, gloussent le nez collé au pare-brise comme au « spectacle ».

– Dis, Tarzan, t'as essayé sans les mains ?

– Et toi, Zembla, vas-y avec les oreilles...

Nos coudes et nos genoux bariolés de Mercurochrome sont autant de preuves d'amour pour nos belles Provençales.

En attendant la suite

Le soir, la directrice de l'école, madame Pellegrin, qui est aussi notre voisine, surveille nos devoirs.

Pour aller chez elle, c'est facile, on ne peut pas se tromper : il suffit de traverser le ruisseau au bout des vignes, de prendre à gauche après le cannier, et une fois passé le lavoir, on y est...

Dans sa cuisine où flotte une douce odeur de propre et de lavande, les tables de multiplication et les conjugaisons du subjonctif défilent sur nos cahiers « Le Gaulois » au rythme trop lent de la pendule qui balance à l'entrée.

En supplément du programme scolaire : chasse à la cigale en été, cueillette de champignons à l'automne, dégustation de marrons chauds en hiver et razzia de cerises au printemps avec la Marie-Claude en prime pour veiller sur nous les nuits de mistral.

La Flo, faute de tourner des films, faisait tourner son petit monde avec un talent pour la vie que tous lui reconnaissaient.

Sa bastide était devenue bastion, où s'épanouissaient la lionne du Val de Pons et ses deux lionceaux.

Les autres, tous les autres, étaient les bienvenus dans la forteresse sous la condition expresse de ne pas troubler l'équilibre du « trio infernal ».

Le mari, prudent, avait regagné ses pénates parisiens afin d'y cultiver son inspiration et ses relations, laissant à son épouse le soin de jouer de front les rôles de mère au foyer et de conductrice en chef des travaux.

Laurent Malet

Il arrivait parfois au maître de maison de venir d'un coup de *Train Bleu* passer ses troupes en revue et de trinquer à l'avenir de la viticulture dans le Sud-Est.

Le pastis a quand même meilleur goût au soleil !

Il faut reconnaître qu'à l'époque une jeune femme de trente et un ans se lançant à la tête d'un chantier de cette ampleur au pays des pagnolades valait le détour, et Norbert le faisait.

Flo était une femme qui aimait le travail bien fait.

Le premier coup de pioche fut donné au printemps de l'année suivante, le 20 avril 65.

Pour l'épauler, Flo fit appel à un architecte convaincant sur le papier, mais incompetent sur le terrain.

Régulièrement absent aux réunions de chantier, il fut remercié au début des travaux et remplacé par un entrepreneur en maçonnerie.

Monsieur Fuzatti avait, comme beaucoup d'autres pieds-noirs, quitté son Algérie natale quelques années plus tôt et offrait ses talents sur l'autre bord de la Méditerranée.

Monsieur Fuzatti était un patron à poigne qui savait tenir ses ouvriers, mais c'était aussi un homme à femmes et il était tombé sous le charme de la patronne...

Il avait recruté dans son équipe des ouvriers kabyles qui arrivaient directement du bled. Il les installa dans l'ancienne futaie, au rez-de-chaussée de la bastide.

Il s'ensuivit, pendant les quelque six mois que durèrent les travaux, une cohabitation pour le moins folklorique.